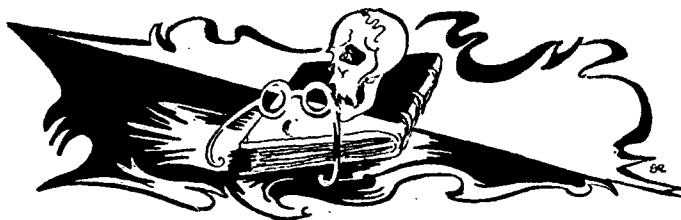


"PARU"



LES ESSAIS

JOURNAL 1939-1942

et autres écrits récents d'André Gide.

DEUX nouveaux volumes de Gide viennent de paraître à Paris : la suite de son *Journal* (1) et *Thésée* (2). De ce dernier texte nous avons déjà parlé lorsqu'il parut, récemment, dans la première livraison des *Cahiers de la Pléiade* (3). C'est, sous la forme d'un récit autobiographique de Thésée vieillissant, une adaptation très séduisante de la vieille légende grecque. Nous en avons déjà dit la qualité du style — car Gide n'a peut-être jamais écrit de façon à la fois si aisée et si concertée (aidé, il est vrai, par l'ironie dont il assaisonne son thème) — et que Thésée y fait figure de héros gidien, peut-être même de transposition mythique de l'auteur lui-même, apprenant d'abord que rien ne vaut si l'on n'y fait effort, puis allant de l'avant, « toujours moins retenu et occupé, dit-il, par ce que j'avais fait que requis par ce qui me restait à faire ». Son essentielle aventure, c'est le voyage en Crète ; et nous y voyons le Labyrinthe se poser d'un symbolisme analogue à celui de l'île des Lotophages ou de tel autre des lieux où son destin retint Ulysse : car on y voit les compagnons de Thésée rendus tels les pourceaux de Circé — et il semble que l'œuvre de Dédale figure le danger de se perdre dans les jouissances charnelles. Mais Icare, le fils de l'architecte, nous le voyons perdu, pour avoir respiré les vapeurs de ce lieu, dans le labyrinthe intérieur des abstractions philosophiques. Gide semble donc vouloir nous enseigner qu'on se perd aussi bien par trop d'attention aux choses du corps et à celles de l'esprit. Plus précisément : il ne faut pas s'attacher à ce qui est du corps et à ce qui est de l'esprit comme à des choses extérieures à soi, à peine de perdre le contact de soi-même. Et Dédale dit en effet à Thésée que le fil qui le reliera à Ariane sera le lien qu'il conservera avec son passé et son présent : « Ce qui est

(1) Gallimard, 212 pages.

(2) *Id.*, 113 pages, 65 francs.

(3) Voir *Paru*, n° 21, p. 111.

ard, ajoute-t-il, c'est de conserver jusqu'au bout du fil une résolution inébranlable du retour. » Nous revenons par là à un thème familier à Gide : qu'il ne faut jamais se laisser lier par rien d'extérieur à soi, mais toujours, après toute aventure, revenir à soi-même. Pourtant, c'est sur un autre thème que se clôt ce conte mythologique : Œdipe aux yeux crevés vient d'arriver à Athènes, il se revanche de ses déboires dans la contemplation du divin et pense que, si tout va mal sur la terre, c'est à cause du péché originel. A quoi Thésée oppose en lui-même son bonheur : il a fondé Athènes et lui a donné de bonnes lois : « J'ai fait ma ville. Après moi saura l'habiter immortellement ma pensée. C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre, j'ai vécu. » Ainsi le vieux Faust renonce à percer le secret du divin et jouit du bonheur d'avoir apporté sa pierre à l'édifice humain.

Avant d'être publié à Paris, la suite du *Journal* avait paru trois fois hors de France, dans des versions un peu moins complètes. Ce n'est d'ailleurs pas la seule œuvre de Gide dont l'étranger ait eu la primeur : *Jeunesse* a paru récemment en Suisse (1) et la traduction de *Hamlet* aux États-Unis (2). *Jeunesse*, texte d'abord tiré à quelques exemplaires en 1938, relate de brefs souvenirs du temps déjà lointain — il y a un demi-siècle — où Gide était maire d'un village normand. Il nous y entretient notamment de deux affaires dont il eut alors occasion de s'occuper ; l'une est atroce : un jeune médecin affolé massacre par inexpérience une femme qui accouche et sa progéniture. La seconde est curieuse : un terrassier à qui il s'intéresse et à qui il nous intéresse, ne peut, en dépit de sa valeur morale et intellectuelle, sortir de son état d'homme de peine, parce qu'il a été jadis condamné fausement pour faux témoignage ; Gide essaie de le faire réhabiliter, mais de gros personnages sont en cause (d'où, d'ailleurs, la condamnation passée de ce misérable). Plus tard, Gide apprend qu'en réalité son protégé avait violé une petite fille...

Il y a longtemps que Gide s'est attelé à la traduction de *Hamlet*. Le premier acte en avait paru, en 1929, dans le premier numéro d'*Échanges*, puis en édition de luxe. Dans son *Journal* (3), Gide écrit, à la date du 1^{er} septembre 1942 : « Je pensais bien avoir abandonné pour toujours ce labeur exténuant. Je m'y suis remis sur la demande de Jean-Louis Barrault, avec un zèle d'adolescent et une patience de

(1) *Ides et Calendès*, 50 pages, 350 francs.

(2) *Schiffvin*, 286 pages (édition bilingue).

(3) Voir *L'Arche*, n° 16.

vieillard... Je n'aurais certes pas persévéré si ma version ne me paraissait hautement supérieure à toutes les précédentes, et surtout bien mieux faite pour la scène et le débit des acteurs. • Il ne nous semble pas qu'il y ait lieu de corriger le jugement du traducteur sur son œuvre : c'est là en effet qu'on aura désormais plaisir à lire *Hamlet*, et plaisir à l'entendre aussi, souhaitons-le. Si d'ailleurs cette version est portée à la scène, les rares phrases qui ne sont pas immédiatement compréhensibles ou qui ne sont pas parfaitement claires ressortiront mieux et pourront être corrigées. Gide voudrait qu'à la lire on pensât : « Qu'y avait-il de si compliqué là dedans ? C'était tout simple. » Et c'est sans doute le sentiment qu'on aura, car jamais traduction de *Hamlet* n'aura été aussi proche d'un texte écrit directement dans notre langue. Une remarque pourtant. La pièce comporte au moins deux expressions si célèbres qu'on ne peut en modifier la version française qui est dans l'oreille de chacun. Il est vrai qu'il s'est trouvé des traducteurs pour ne pas rendre le *to be or not to be* par « être ou ne pas être »... Le vers *Something is rotten in the state of Denmark* n'est guère moins connu, et il ne semble pas qu'on doive en modifier la transcription traditionnelle. Je ne comprends pas pourquoi Gide a changé « quelque chose » (qui figurait d'ailleurs dans *Échanges*) en « je ne sais quoi ». D'autant plus que la tradition, sur ce point, ne trahit pas l'original.

* * *

Mais revenons au *Journal*, que nous avons nommé en premier. Un appendice nous rappelle qu'à Alger sa publication dans *L'Arche* souleva quelques clameurs. M. Giovoni, délégué corse, demanda à l'Assemblée consultative l'incarcération d'André Gide. C'est que les communistes ne pardonnent pas à celui-ci de les avoir lâchés. Et on le vit bien à Paris, lorsque M. L. Aragon fit rebondir l'affaire en se servant d'extraits habilement découpés des textes publiés en Afrique. André Gide ne cite pas l'attaque de ce dernier : il se borne à maintenir dans le *Journal* un jugement admiratif sur ses poèmes — et c'est même la première appréciation de ce genre qu'il porte dans le *Journal* sur l'œuvre de L. Aragon...

Il est superflu de défendre Gide contre de telles agressions. Il dit lui-même que son *Journal* des années sombres est un « itinéraire intellectuel » où on le voit d'abord plier sous le poids qui pesait sur la France, puis se redresser vers la lumière. Redressement rapide — plus rapide que bien d'autres (et encore n'avait-il jamais abandonné le sens de la dignité de l'esprit, sinon le sens de l'espoir) — et qui s'affirme dès l'hiver 1941. Nous avons d'ailleurs déjà signalé ici (7) que ses « interviews imaginaires » du *Figaro* nous apportèrent, dès la fin de cette même année, la certitude que Gide était du bon côté et qu'il ne craignait pas de le laisser entendre assez clairement.

(7) Voir *Paru*, n° 6, p. 27-28.

Ceci dit, il ne nous semble pas que l'essentiel, dans ce volume, ce soient les positions prises par Gide à l'égard de l'actualité ; et moins encore ses réflexions sur l'actualité : sur les causes de la défaite de 1940, notamment. Il abonde là-dessus en dissertations psychologiques fort peu probantes, mais on ne voit pas comment il aurait idée que les questions sociologiques ne relèvent pas de la psychologie lorsque presque personne ne le sait encore dans le monde et que l'ignorent la plupart des communistes eux-mêmes. Ce qui nous attire surtout, dans les dernières années du *Journal* comme dans celles qui les ont précédées, c'est Gide lui-même et sa pensée. Sa pensée, c'est-à-dire l'image qu'il se fait de l'homme — l'éthique qu'il ne se lasse pas de proposer et de défendre, puisqu'il est, foncièrement, un moraliste. De ce point de vue, on peut dire que le *Journal* ne trahit à aucun moment une abdication et que les mauvaises querelles qu'on lui a cherchées, si elles peuvent avoir une apparence de signification sur le plan politique, n'auraient pu même être engagées sur celui de la morale : imperturbablement, Gide est resté fidèle à lui-même et, s'il a pu un instant se laisser incliner par l'événement, c'est selon ses propres courbes, et sans se laisser entamer par nul thème de propagande.

Cette fidélité de Gide à lui-même implique d'ailleurs que ces nouvelles pages du *Journal* ne nous apportent rien de nouveau concernant sa pensée. Mais, si, au lieu de confronter celle-ci à l'actualité — au monde extérieur, — nous la considérons dans son rapport au monde intérieur de Gide, ou, si l'on veut, à Gide lui-même, nous voyons alors la courbe se dessiner. La pensée est immuable sans doute, mais l'homme change. Il change, hélas ! parce que les années passent et font de lui un vieillard. Est-ce cruauté de le dire ? C'est à quoi surtout je suis sensible. Si l'on écarte les notes sur l'actualité et ces réflexions littéraires (dont il est superflu de dire l'intérêt) qui font penser que Gide confie à ses carnets ce qu'il regrette que nul Eckermann ne soit là pour entendre, on trouve au fond du creuset vingt ou trente notations qui concernent l'homme lui-même, et toutes sont marquées du sceau de la vieillesse. Gide note la joie disparue, le regret de s'aller coucher seul dans une chaude nuit de solstice, la brièveté de ces jours qu'il ne sait comment remplir, l'inquiétude de l'esprit qui tend à la minutie et à l'avarice ; il plaint « la fin de la vie... dernier acte un peu languissant ». On sent de toutes parts affleurer l'ennui, et que toute occupation tend à n'être plus que broderie sur du vide. Le travail ne lui donne qu'un « semblant de bonheur ». Et seul pourtant le travail peut, au sens pascalien, le divertir. Il craint « de se persuader de la vanité d'un progrès à son âge » ; ce serait « le pire assombrissement de la vieillesse ». Tout événement extérieur lui paraît occasion de « profiter ». S'il évite d'éprouver trop vivement la nostalgie de la volupté, c'est qu'on n'en est pas « beaucoup enrichi ». Mais qu'est-ce que ce profit, cet enrichissement ? une accumulation de connaissances nouvelles ? une matière qui permettra de grossir le *Journal* de jugements nouveaux ? Sans doute n'est-ce point là chose que nous méprisons. Mais comment ne pas voir que la broderie tend ici à se faire passer pour l'essentiel ? Et qui considérera comme un enrichissement

réel pour Gide ce qui ne l'est qu'aux yeux de la pédagogie classique, ce qui n'eût pu l'être aux yeux du Gide qui apporta à tant d'entre nous un message éthique ? Aussi, plus que par ces efforts pour chercher à meubler les heures, sommes-nous émus de la détresse intérieure qu'ils recouvrent. Eh quoi ! Gide n'est-il donc pas Thésée ? N'a-t-il pas conquis la sérénité profonde de celui qui a « fait sa ville » ? Non sans doute. Mais peut-être, précisément, parce que Gide n'a pas voulu être de la Cité. « Ma pensée, dit-il, c'est, encore aujourd'hui, ce que j'ai de charnel en moi qui l'alimente. » Et, combattant — à juste titre, croyons-nous — la « pensée engagée », il écrit : « Je ne compte plus que sur les déserteurs. » Mais le déserteur chez qui la flamme charnelle vient à défaillir, celui qui se veut individu et ne s'adresse qu'à l'individu, celui qui ne cultive que ce qui le sépare de la Cité (de quelque nom qu'il la nomme, et quand ce serait par celui de foule), celui-là est voué à cette sorte de désespoir qui s'exhale des dernières années du *Journal*. Et n'est sans doute sauvé que celui qui adhère à la Cité et, par elle, à l'humanité ; celui qui adhère à toute la Cité dans le temps et l'espace (par là s'exclut alors l'engagement) et, par elle, à tout ce qui est humain. Thésée « fait sa ville » et se démet. Mais il se démet de la fonction, il ne se démet pas de son adhérence à la ville. Et, s'il a donné vie et flamme à la ville, la ville lui rend vie et flamme. Ce qui le soutient jusqu'au dernier souffle, ce n'est pas ce qu'il a fait pour elle, ce sont les imprévisibles destins d'Athènes.

YVES LÉVY.

DESTIN DE FRANCE (1)

par JACQUES BARDOUX
Membre de l'Institut

Fragilités et grandeur de la France ! Ses oscillations, à travers l'histoire, des *crises* aux *abîmes* forment l'objet de M. Bardoux, qui entend ici les décrire, les analyser, les expliquer.

Le cheminement du livre n'est pas des plus rigoureux. Une longue introduction veut nous montrer que l'histoire se répète. A cet effet se succèdent sans lien suffisant : un parallèle entre W. Pitt et W. Churchill, une définition de l'âme germanique, tirée d'un roman, enfin une exaltation du terroir français, où interviennent la toponymie, les

types d'habitat, la morale du bas de laine et l'inévitable Dieu de Péguy.

La première partie témoigne du même éclectisme. Il y est énoncé que la bataille de mai 1940 était « par avance perdue » en décembre 1936 ; suivent des instantanés de Paris occupé, une méditation sur *Les Lettres persanes*, une comparaison entre Talleyrand et Clemenceau ; puis, trois chapitres plus originaux où l'auteur, en Victor Cousin de la politique, élabore une Constitution qui est une vraie « synthèse historique » (un tiers de monar-

(1) Éditions Médicis, 255 pages.